

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 75 (1948)
Heft: 6

Artikel: Nos nouvelles : l'intrus
Autor: Juillerat, Ed.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226489>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOS NOUVELLES*L'intzua*

S I je crois aux apparitions ? Parbleu : j'ai, comme tout le monde, ma petite collection d'expériences vécues. En voulez-vous une ? La dernière en date, je crois, bien qu'elle remonte aux temps fabuleux d'avant-guerre. Donc en trente-huit, peut-être en trente-sept, en tous cas en automne (les saisons s'oublient moins vite que les années).

J'avais, au retour d'un petit voyage d'affaires, passé la fin de l'après-midi au bord du lac de Joux, qui n'est jamais plus beau qu'en cette arrière-saison de cendre et d'or.

Quand je me retrouvai sur la route, la nuit était là. Une nuit claire, d'ailleurs, et fraîche à souhait. Juste ce qu'il fallait à ma petite huit chevaux pour franchir allègrement les quelques soixante kilomètres qui me séparaient encore de Lausanne.

Le lac brillait sous la lune comme une belle feuille de papier d'étain. L'Abbaye, et son clocher trapu... L'Orient, égaillant ses lumières au bout du lac. J'enfourchai le Marchairuz.

Mon moteur ronflait allègrement. A chaque tournant, les phares faisaient surgir un groupe de sapins noirs, tout droits, qui, silencieusement, venaient se ranger au bord de la route, puis disparaissaient dans la nuit... comme des fantômes.

Bientôt ce fut la descente. La traversée du plateau vaudois, de Bière au bord du Léman, allait être une gentille promenade au clair de lune... Mais, quand je débouchai sur la haute clairière d'où je m'attendais à voir scintiller au loin les lumières de Genève, je me vis, à ma grande stupéfaction, surplombant un immense lac laiteux où la lune faisait émerger quelques groupes de sapins noirs comme des îles

fantastiques. Et je n'avais pas fait cinquante mètres que j'avais devant moi le mur cotonneux du brouillard.

Que faire, sinon baisser les feux, rouler prudemment et prendre en patience la malice du ciel ? Adieu l'allégresse de la course dans un pays de lune !

Dans la plaine, le brouillard était devenu une bruine opaque qui inondait tout le pays, collait au pare-brisé et s'insinuait jusque dans l'auto.

La route était sans histoire. De vagues lueurs jaunâtres, quelques rares façades émergeant aux carrefours, marquaient seuls les villages séparés par d'interminables lambeaux de paysage que mes feux jaunes disputaient au brouillard...

Il me sembla soudain que la route s'étrécissait. Je m'aperçus qu'elle n'était plus goudronnée et j'eus bientôt l'impression assez désagréable qu'elle remontait vers le pied de la montagne. Je devais m'être fourvoyé. En effet, plus j'avais, plus le chemin devenait étroit et malaisé. Pas question d'ailleurs de faire demi-tour avant de trouver une bifurcation ! Me voilà donc condamné à me plier docilement à toutes les fantaisies de ce chemin vicinal, à m'enfoncer bon gré mal gré dans mon erreur !

Soudain, une lumière. Une ferme. L'auto, enfin, aura de quoi tourner. Comme mes phares balayent la cour en brossant le décor rustique d'un verger, un homme est là tout à coup, qui se gare pour me laisser passer.

— Eh bien, lui dis-je en abaissant la glace, pourriez-vous me dire dans quel pays perdu...

C'était très simple. J'avais quitté la grand'route au village des Praz. Je la retrouverais sans rebrousser chemin en pas-

sant par la ferme des Côtes, en prenant à droite, puis à gauche, à condition de ne pas manquer la seconde bifurcation... Bref, le brouillard aidant...

Fort heureusement, mon homme, qui rentrait justement « de ces côtés », allait me servir de guide. Et nous voilà repartis, l'un conduisant l'autre.

C'était un robuste paysan d'une trentaine d'années, jovial, « causant », et qui venait, de surcroît, à ce qu'il m'a dit, de faire une bonne journée. Aussi, dès que nous fûmes devant sa maison :

— Il vous faut venir prendre un verre... Ça vous donnera du cran pour le reste du voyage.

En pays vaudois, offrir un verre est une politesse ; l'accepter en est une autre.

La sombre façade de la ferme s'allongait, muette, au fond de la cour. Une seule fenêtre, au rez-de-chaussée, veillait.

— Ma femme, me confia mon compagnon, sera bien étonnée de me voir rentrer si tôt !

Nous entrâmes. Une chambre modeste, propre, le mobilier vieillot et familier des intérieurs campagnards de chez nous. Au milieu, une table recouverte d'une toile cirée, où la lampe abaissée faisait une grande tache claire, laissant tout le reste de la pièce dans une demi-obscurité.

— Eh bien, tu as vite eu fait, dit la jeune femme en posant son ouvrage.

— Grâce à Monsieur, et à son auto. Il s'était perdu dans le brouillard. Alors, on s'est ramenés, pas vrai ? Va vite chercher des verres ; je descends à la cave.

Elle me fit asseoir, puis s'affaira. C'était une petite brune grassouillette et vive. Tout en disposant les verres, elle me parlait comme à un naufragé échoué par miracle dans une île déserte :

— Et vous allez encore jusqu'à Lausanne ce soir, par ce brouillard... Ça ne doit pas être gai... tout seul...

Le mari rentrait, tenant par le cou, comme une volaille morte, une bouteille

qu'il déboucha et plaça entre nous, l'étiquette bien en vue : « Etoile de la Côte ».

Un à un, les trois verres s'animèrent d'un bel or pâle.

— Santé !

Tout à coup (je m'en souviendrai toute ma vie !) au moment précis où je reposais mon verre, j'aperçus, juste en face de moi, dans la pénombre du fond de la chambre, appuyé à une haute garde-robe qui le cachait à demi, un homme debout, immobile, et qui me regardait.

J'ai beau chercher : je ne retrouve guère, au fond de ma mémoire, l'impression violente et désordonnée que je dus ressentir à ce moment-là. Une sorte de stupeur, évidemment. Puis, sans doute le besoin de fuir, ou de rire, le refus de prendre au sérieux cette apparition insolite. Tout d'abord, je distinguai assez mal le personnage, à cause du violent contre-jour de la lampe. Mais, peu à peu, mes yeux s'accoutumèrent et je le vis mieux.

Il était vêtu d'une grosse veste noire surmontée d'un foulard rouge. Je crus distinguer aussi sa coiffure, une sorte de bonnet fourré à grosse visière. Mais ce qui me frappa, c'est ce regard fixe et farouche braqué sur moi... Le bonhomme était sinistre.

Jugez du malaise qui m'envahit et que je dissimulai de mon mieux, en causant avec mes hôtes, tout en me livrant aux conjectures les plus extravagantes.

Étais-je tombé dans un guet-apens ? Je me rappelais, vous savez, la scène des Misérables chez les Thénardier, où Jean Valjean aperçoit tout à coup les silhouettes patibulaires des escarpes... Non, c'était trop bête. J'étais chez de braves paysans vaudois, des gens de chez nous, hospitaliers, généreux...

— Alors ? Vous ne buvez pas... Si vous voulez encore aller jusqu'en là...

... Ces visages si ouverts, si cordiaux...

Soudain, j'eus la révélation du drame. Le mari absent, sa femme encore toute

jeune, courtisée par un voisin... le retour imprévu du maître... L'homme n'avait pas eu le temps de fuir...

Mais alors, qu'allait-il se passer ? Par bonheur, le mari tournait le dos à l'intrus. Mais ensuite, après mon départ ? Ou même avant si mon hôte se retournait, s'il allait à l'armoire... si l'autre bougeait ? A quelle épouvantable scène allais-je assister ? A quelle rixe ? A quel crime peut-être, auquel je serais inévitablement mêlé ? Car il faudrait m'interposer...

Je devais être très pâle.

— Vous n'avez pas froid, Monsieur ? Voulez-vous manger un morceau ?

Grands dieux ! des dérangements ? du remue-ménage, l'armoire...

— Non, non, je vous assure, je suis très bien, d'ailleurs, je viens de souper... C'est peut-être le brouillard... Mais, ce vin est si bon. Ça va me remettre... Non, je vous assure.

Mon plan était fait. Entraîner le mari dehors : un coup de main pour « remettre en marche », enfin n'importe quel prétexte, de quoi laisser à sa femme (la malheureuse !) le temps d'éloigner son galant.

Son galant ! Quelle pitié ! Quand on a un mari jeune, robuste, aimable, aller s'acoquiner avec ce va-nu-pieds ! Car ce ne pouvait être qu'un chemineau, un rôdeur de grands chemins. Je distinguais maintenant ses pantalons en lambeaux...

Et le gaillard n'en était sûrement pas à sa première fredaine. Il tenait son rôle, le brigand ! Pas un mouvement. Collé au mur, retenant son souffle... Ah ! si je n'avais pas été là ! Comme il vous aurait bondi sur ce pauvre mari ! Et dans cette petite ferme, perdue dans le brouillard... Mais nous étions face à face, et les regards que je lui lançais devaient l'avoir renseigné sur mes intentions.

Il faut vous dire aussi qu'il me fascinait. Et en dépit de tout le mal que je me donnais pour animer la conversation, parlant haut et remuant ma chaise pour couvrir

le bruit que pouvait faire le gremlin d'un moment à l'autre, je ne le regardais que trop. Et c'est moi, malheureux, qui l'allais trahir !

— Qu'est-ce que vous examinez là de si intéressant ? fit tout à coup le paysan en se retournant sur sa chaise.

Mon sang ne fit qu'un tour. Je me penchai vers lui pour le retenir... Trop tard ! Il venait d'apercevoir son rival. En un bond, il fut sur lui.

Sa femme, elle aussi, s'était levée. Elle riait. Devenait-elle folle ? Je la vis saisir l'abat-jour de la lampe, l'incliner, projetant en plein la lumière sur les deux hommes...

— Comment le trouves-tu ? dit-elle gaiement. Adèle m'a aidé à le finir cet après-midi...

— Pas mal, répondit le mari, en amenant devant la table... le plus magnifique épouvantail que j'aie vu de ma vie !

Une face de croque-mitaine, avec deux gros boutons noirs, luisant sous la visière de drap, une bouche énorme, sanguinolente ; et ce gros foulard rouge noué sur col du paletot.

— En voilà un qui saura tenir les corbeaux en respect ! fis-je avec cette gaité bruyante qu'on a devant les fantômes démasqués... Madame, vous êtes une artiste ! C'est vivant... et c'est terrible, vous savez...

On installa « l'intrus » sur une chaise, devant la table, et nous bûmes à sa santé notre dernier verre de La Côte.

Quelques instants plus tard, j'avais repris la route.

Était-ce le jeu du brouillard dansant devant mes phares, les souvenirs fantasques de cette soirée tragi-comique, les clignotements guillerets de l'Etoile de La Côte, je ne sais. Mais je crus voir, durant tout le trajet, surgir à gauche et à droite de la route, des bonshommes extravagants, ironiques et goguenards qui me faisaient la nique...

Ed. Juillerat.